

## **Interview imaginaire**

réalisée le 31 août 2002, au buffet de la gare de Bochum (Allemagne)

### **entre Thais Schnarkle et Pierre Meunier**

La première représentation du *Tas* a eu lieu le 26 février 2002

- Thais SCHNARKLE : Qu'est-ce qui a bien pu vous intéresser à ce point dans le tas, pour aller jusqu'à en faire le sujet central de votre dernier spectacle ?

- Pierre Meunier : Cet intérêt n'a rien d'historique, il est pour moi vivace et se renouvelle chaque soir. Des spectateurs ont commencé à l'éprouver à leur tour. Leurs réactions diverses, rarement banales, participent à l'approfondissement des questions posées par cette rencontre entre l'homme et la matière.

Le propre du tas est bien d'être posé, et de toujours se reposer, ça n'en finit jamais, même si imperceptiblement il s'effondre à chaque instant, abandonné en secret par chacune de ses parties incapables de résister à la promesse de leur étalement final.

- Thais SCHNARKLE : A vous entendre, il y aurait quelque chose de très actif, tout le contraire d'une observation raisonnée, distante...

- Pierre MEUNIER : Oui, c'est le contraire d'une démonstration. En tous cas je l'espère. Plutôt une ré-inauguration soir après soir de l'heureuse énigme de la matière. La présence de la matière est intimement liée à celle que nous sommes capables de lui accorder. Rien de plus insaisissable, de plus volatil.

Le théâtre ne peut pas encore se passer du vivant, de l'épreuve immédiate de la présence qui nous révèle l'espace et le temps.

Dans « le Tas », l'espace et le temps sont constamment affectés, transformés, par les mouvements de la matière : chute de pierres, tempête de tôles, cascade de sable, danse des corps, lenteur du tas, vol de brouette...qui ouvrent un champ d'expérience sensible pour le spectateur.

- Thais SCHNARKLE : Justement... les cailloux. Une fois qu'on a vu que c'étaient des cailloux, bon...

Pierre MEUNIER : Détrompez-vous. Jean-Louis Coulloc'h et moi n'avons jamais eu aussi peur avant d'entrer sur un plateau. Peur justement de n'être pas à la hauteur de ce qu'exige, éclatante et dérisoire, la présence du tas. Le tas EST là. Cela lui suffit, le remplit et lui donne cette forme à nos yeux. Il ne joue rien, il ne cherche pas plus à se fuir qu'à se montrer, il ne cultive pas son silence, le succès l'indiffère... Pouvez-vous imaginer le pouvoir de provocation de cette plénitude silencieuse au cœur du théâtre ? De quoi avons-nous l'air en face, avec nos désirs contradictoires, nos commentaires redondants, nos gestes gauches, et tout notre fatras de vieux renards de scène ? Et j'y inclus également ceux qui ont en charge le son, la lumière et la machinerie, partenaires essentiels, eux aussi tentés par des stratégies qui ont fait leurs « preuves ».

La présence du tas exige de notre part à tous un abandon au présent qu'il n'est pas possible de simuler, au risque de verser dans un simulacre indigne qui fera de nous des pitres et du tas un piètre accessoire de décor.

- Thaïs SCHNARKLE : Quand vous dites : le tas exige..., vous semblez prêter des intentions au tas. Est-ce que ce n'est pas une interprétation de votre part, dont vous avez besoin pour nourrir votre travail, mais que le public ne partage pas forcément ?

- Pierre MEUNIER : Ce n'est pas une interprétation, c'est un constat. Mon vœu est de créer les conditions propices à une rêverie autour de la matière. La rêverie ne se décrète pas, elle relève d'un usage cavalier du temps, elle advient par surprise, par aimantation impromptue. Nous crevons de son manque, nous en crevons sans le savoir, mais avec une belle obstination. La permission de rêver, nous nous l'accordons de plus en plus parcimonieusement, avec la mauvaise conscience de désertir son poste. Il y aura toujours des choses bien plus importantes à faire que de s'arrêter devant un tas de pavés mouillés.

Quand la soirée commence, le spectateur a vécu des heures, des jours, des mois, entravé de la sorte. Ce n'est pas sur un claquement de doigt ou une déclaration d'intention qu'il va s'abandonner, qu'il va accepter sans frustration d'éprouver autrement la durée. Mais il a fait l'effort de venir et c'est déjà le signe d'un désir d'autre chose. A nous, acteurs, d'être à ce point captivés, émus, inquiétés par le tas, pour que peu à peu le spectateur, touché par la sincérité de notre intérêt, accepte notre invitation au vagabondage

La peur dont je parle vient de la nécessité pour nous d'éprouver chaque soir un appétit illimité pour ces pauvres cailloux, à l'instant de faire le premier pas vers eux. Cet appétit est la condition génératrice de ce travail. Lui seul peut apaiser l'inquiétude initiale du spectateur, parfois moqueuse, pour le mettre en confiance, le rapprocher de lui-même et l'amener par sympathie à accueillir la naissance du poème en lui.

- Thaïs SCHNARKLE : Mais tout le monde n'est pas prêt à cet abandon. Es wäre zu schön (trad : ce serait trop beau).

- Pierre MEUNIER : Notre regard est de plus en plus asservi à la seule vision informative, à la lecture rapide de signes connus. L'œil exige une pâture sans cesse renouvelée. Et notre impatience ne se satisfait pas des progrès de la vitesse, elle croît en proportion.

La pierre, elle, semble exister dans un temps qui suppose l'infini !

Il n'est pas étonnant que la proposition du Tas suscite de l'incompréhension chez le spectateur assoiffé de données immédiatement identifiables et peu enclin à éprouver de la tendresse pour la question même.

Ce temps qu'il lui semble inconvenant de consacrer à « la venue à soi du visible » nous en sommes tous orphelins, bien que nous nous ingéniions sans relâche à en organiser l'absence.

- Thaïs SCHNARKLE : Mais pourquoi précisément le tas et non... la boue, le dos de la femme ou le sommet de l'arbre?

-Pierre MEUNIER : L'attraction se moque des idées préalables. J'ai été attiré par des tas. De plus en plus souvent et de plus en plus longuement. Arrêté dans ma course mais stimulé dans mes perceptions, éprouvant le sentiment grandissant d'un réconfort, d'une réconciliation entre le monde et moi. Quelque chose de l'ordre du vivant dans les fondations, le temps d'un rayon de lumière dans une profondeur constamment menacée de comblement. C'est ce qui rend pour moi ce travail absolument nécessaire et urgent.

- Thaïs SCHNARKLE : Vous décrivez là une expérience captivante, intime mais solitaire. Comment avez-vous procédé pour en faire du théâtre ?

Pierre MEUNIER : Plusieurs mois m'ont été nécessaires pour acquérir la conviction intime que le théâtre avait fondamentalement quelque chose à faire avec cette rencontre amoureuse et qu'il s'agissait bien de cela.

Les deux spectacles précédents, l'Homme de Plein Vent et le Chant du Ressort, reposaient sur nos démêlés avec la matière, le poids, la spire en mouvement, en s'appuyant sur un principe de fiction incarnée par les acteurs qui jouaient des personnages.

Il est apparu que ce qui se joue entre le tas et nous est d'une nature si foisonnante, si diverse, si complexe, que toute trace de fiction est instantanément repérée et perçue comme un subterfuge malvenu.

Nous l'avons éprouvé à maintes reprises dans le travail, que ce soit dans des tentatives d'apport textuel, des éléments de costumes, des intentions gestuelles... à chaque instant, comme si, très tôt, ce travail avait généré une clarté nous permettant de mieux voir où porter nos efforts. La plupart des textes que j'avais rassemblés ou écrits ont été littéralement éjectés du mouvement en cours. C'est un grand bonheur de ressentir cela. Quant à savoir si nous sommes de taille à assumer l'exigence qui en découle...

- Thaïs SCHNARKLE : Avez-vous écrit un déroulement avant de vous risquer sur le plateau ?

- Pierre MEUNIER : Nous avons procédé par étapes. En juin 2001, après trois semaines d'exploration, nous avons présenté chez Chantal MOREL, au Petit 38 à Grenoble, un état du travail, quelque chose de complètement brut et sans articulations. Ces quelques soirées où nous testions chaque fois des moments différents nous ont permis de vérifier la qualité du lien qui peut s'établir entre le spectateur, le tas, et deux hommes sur le plateau. Elles ont été en cela décisives pour la poursuite du travail. Elles ont également confirmé la nécessité d'un dispositif scénique propice à la confiance plus qu'à la démonstration. Le spectateur doit être suffisamment proche pour pouvoir ressentir physiquement la présence du tas, la chute des pierres, le grain de la tôle. D'où le choix d'un petit gradin en fer à cheval de deux cent places environ que nous faisons voyager avec nous. Ainsi le public accueille le tas en son centre, en son cœur.

Au Théâtre de la Bastille nous aménagerons la salle pour retrouver un dispositif d'embrassement à peu près semblable.

Toute l'équipe s'est ensuite retrouvée pendant deux mois et demi à Rennes pour construire le spectacle. Dans une grande structure-tente prêtée par Igor de la Volière Dromesko, nous avons monté ce gradin et expérimenté toutes sortes de mouvements de

matière : rochers, cailloux, sable, petits pois, plumes, tôles, boules... Chutes, soulèvements, projections, écoulements, écroulements...

Le son et la lumière étant étroitement associés à cette exploration. Une période très ludique pleine de découvertes inattendues.

Nous avons rencontré des chercheurs en milieux granulaires de l'Université de Rennes ainsi que du L.M.D.H. (Laboratoire des Milieux Désordonnés et Hétérogènes) et intégré des éléments de leur recherche au travail.

Un corps brut s'est peu à peu dégagé de cette abondance de moments, exigeant de notre part un soin et une concentration sans faille.

La première présentation a eu lieu le 26 février 2002.

Il est évident que cette proposition du Tas doit rester en mouvement dans son élaboration même, sa fragile nature l'exige. Et il est frappant de constater à quel point nous devons lutter contre tous les prétextes à l'œuvre en nous pour nous maintenir à distance de ce qui nous attire profondément.